TETU.COM

TÊTU NEWS

Cahier n° 2. TÊTU n° 152. Février 2010.
Ne peut être vendu séparément.

REPORTAGE

Le réveil des homos boliviens

IDÉES

Le Marais n'est pas un « ghetto »

LES RÉGIONS QUI AGISSENT POUR VOUS

Tour de France des conseils régionaux et des candidats qui se mobilisent pour les gays et les lesbiennes.

STÉPHANE LEROY, GÉOGRAPHE

«Le terme "ghetto" appliqué aux gays est impropre»

La plupart des études gays et lesbiennes sont issues des sciences humaines : histoire, sociologie, philosophie… Mais depuis quelques années, des géographes y viennent aussi. C'est le cas de Stéphane Leroy, maître de conférences en géographie à l'université Paris 12, qui s'intéresse plus précisément aux quartiers gays. *Interview* TIM MADESCLAIRE

Vous êtes géographe, comment en êtes-vous venu à étudier les espaces des gays? Par la littérature, dans les années 1990. Chez des auteurs gays comme Dustan, White ou Cunningham, j'ai constaté qu'il y avait des enjeux géographiques qui étaient peu étudiés. En particulier l'attrait de la grande ville, qui est devenu pour moi déterminant à la lecture des *Réflexions sur la question gay*, de Didier Eribon, et ce qu'il a écrit sur l'injure, l'interpellation hétérosexuelle et la nécessité, quand on le peut, de gagner la métropole.

Les gays ont un rapport privilégié à la grande ville parce que c'est le lieu – et c'est un paradoxe seulement en apparence – qui à la fois leur garantit l'anonymat et la visibilité. C'est un espace qui leur permet de développer une culture commune et une identité collective, en plus de maximiser les possibilités de rencontres et d'interactions sexuelles.

Vous dites, dans certains de vos articles, que la ville à la fois libère et oppresse? Dans les représentations, la grande ville est le lieu qui permet de se libérer du passé et de la famille, de fuir un univers scolaire ou professionnel oppressant et de faire son coming out. Dans les pratiques, c'est plus compliqué, cela va dépendre du milieu social et aussi de l'échelle d'observation. On se rend compte que si la grande ville est l'espace privilégié de l'émancipation sexuelle, elle n'est pas un espace complètement libérateur pour les gays. Mes recherches montrent que l'orientation sexuelle participe de l'inégal accès à un espace public hétéronormé et que cette inégalité est «naturalisée» au travers des comportements. Si en théorie, dans l'espace public, on n'est pas censé projeter son intimité sur les autres, en réalité, l'hétérosexuel, même inconsciemment, projette son intimité dans cet espace, ce qui est oppressant pour l'homosexuel. Ce dernier doit donc développer, en fonction des situations et des lieux, des stratégies pour pratiquer la ville : dissimulation, mise à distance, détournement, dévoilement, etc. D'où l'importance d'espaces comme les quartiers gays, espaces de résistance à l'hétérosexisme et espaces de l'entre soi, ou d'un moment comme la gay pride…

> «L'hétérosexuel projette son intimité dans l'espace public, ce qui est oppressant pour l'homosexuel, qui doit développer des stratégies pour pratiquer la ville.»

Vous avez conduit plusieurs enquêtes sur le Marais… J'ai observé le Marais avec une approche plus ethnographique que strictement géographique. Ce qui m'a frappé, contrairement à l'image véhiculée par les médias et reprise par certains chercheurs, c'est une forte diversité de populations, d'âges, de milieux sociaux, et même d'origines ethniques. Cet espace n'est pas homogène, sans que cela soit conflictuel. Ainsi le côté des Halles, à l'ouest, est davantage fréquenté par des plus jeunes, entre 20 et 30 ans, qui n'ont pas vécu l'explosion de l'épidémie de sida et les combats politiques qui allaient avec, qui étaient aussi très jeunes au moment du vote du pacs. De l'autre côté, vers la rue des Archives, il y a une population plus âgée de gays, entre 35 et 50 ans, une population plus politisée, plus impliquée dans le mouvement associatif, et qui est moins encline à se mélanger. Je ne voyais pas là un «ghetto», où l'on serait assigné à résidence, car peu de gays vivent dans le Marais, mais un sas, une porte d'entrée à la fois spatiale – on y passe pour aller ailleurs, vers des endroits moins visibles – et temporelle. Cela correspond en effet à un moment de son existence, de son parcours par rapport au coming out. Le terme «ghetto» appliqué aux gays me semble ainsi impropre du point de vue géographique. Il est utilisé, pour faire peur, comme une pratique sociale qui renvoie au communautarisme.

Qu'en est-il de la place des lesbiennes dans ces quartiers gays? La construction de l'identité lesbienne passe moins par la visibilité dans l'espace public, dominée par la visibilité masculine. On le voit dans le Marais, par exemple, qui est surtout fréquenté par des gays et où l'immense majorité des commerces s'adressent à eux seuls. La sociabilité lesbienne semble se constituer davantage par réseaux, de façon plus diffuse et moins axée sur la centralité. Certains auteurs avancent que l'espace périurbain, voire rural, est un cadre qui leur convient mieux, ou que leurs revenus sont moins importants, ou encore qu'elles ont moins besoin de multiplier les rencontres et les partenaires sexuels. En réalité, les études sont trop peu nombreuses pour privilégier l'une de ces hypothèses. Selon moi, en plus de l'opposition homos-hétéros, c'est aussi le rapport

hommes-femmes qui est en cause et donc les inégalités qui les traversent. Les lesbiennes restent doublement discriminées – en tant que lesbienne et en tant que femme –, et cela se traduit par leur effacement dans l'espace public.

Vous avez aussi observé la gay pride. D'un point de vue géographique, comment cet événement s'analyse-t-il? La gay pride est à la fois une manifestation politique et une fête de rue, dans la tradition du carnaval. C'est ce dernier aspect qui retient l'attention, même si depuis quarante ans cela reste une manifestation politique qui demande inlassablement l'égalité des droits entre homos et hétéros. Plus généralement, historiquement, les deux revendications principales sont la lutte contre l'homophobie et le droit à la visibilité. Sur les affiches des gay prides de province, le mot qui revient le plus est le mot visibilité. À Strasbourg, la gay pride s'appelle Marche des visibilités et non Marche des fiertés.

Pendant un jour, donc une durée éphémère, les gays et les lesbiennes cherchent à contester et à transgresser l'hétéronormativité de la rue. Par diverses performances, notamment en jouant avec leur corps – un court moment public et visible – et en subvertissant les codes associés au genre, ils s'approprient et homosexualisent l'espace public, même s'ils savent qu'après la Marche, il redeviendra masculin et hétérosexuel. Mais la Marche est un moment et un espace de transgression autorisée, voire encouragée, comme les carnavals peu dangereux pour l'ordre établi, sous contrôle, contrairement aux lieux de drague extérieurs, par exemple.

Vous opposez ces deux exemples? Dans les lieux de drague et d'interaction sexuelle anonymes, ce n'est pas la visibilité que l'on recherche. Certains espaces publics (parcs, cimetières, quais, etc.) sont détournés de leur usage principal de manière illicite. Leur pratique est très codifiée. Ils sont intéressants pour le géographe, car ils montrent que les pratiques des gays sont rationalisées, leurs espaces fonctionnalisés et leur temps rentabilisé. En opposition avec les modes de vie hétérosexuels tels qu'ils sont parfois imaginés par les homosexuels, ils participent de la construction de la culture et de l'identité gays. Ces lieux de drague font l'objet d'une surveillance accrue, ces dernières années, surtout. Je l'ai notamment constaté au bois de Vincennes, où je réalise des séquences d'observation et des enquêtes depuis plusieurs années. C'est intéressant de mettre en regard cette répression croissante avec la gay pride. Ce sont deux formes complètement antagonistes de présence homosexuelle dans la ville. D'un côté, l'homosexualité qu'on autorise, qu'on rend visible – pour les villes, c'est bien d'avoir une gay pride et elle est soutenue par les pouvoirs publics – et, de l'autre, une homosexualité illégale car à forte dimension sexuelle, qui est combattue. Plus les pouvoirs publics encouragent la gay pride et le tourisme gay, plus ils répriment l'homosexualité transgressive. TM

Illustration Paul Holland

«Le Marais est plutôt un sas, une porte d'entrée spatiale et temporelle. Le terme "ghetto" est utilisé pour faire peur, comme une pratique qui renvoie au communautarisme.»

« La possibilité d'une ville. Comprendre les spatialités homosexuelles en milieu urbain », revue *Espaces et Sociétés*, n°139. « Le Paris gay: éléments pour une géographie de l'homosexualité », *Annales de géographie*, n°646 (2005).